

## JEAN PAUMEN COMMENTATEUR DE HEIDEGGER

Jean Paumen est un de ceux pour qui la question « qu'est-ce que la philosophie ? » est la première question de la philosophie. C'est d'abord à cette question que contribuent ses belles analyses sur le concept d'ennui de Heidegger. Au début d'un article de 1989, Jean Paumen était amené à faire, sur ce thème de l'ennui, deux constatations importantes. La première est que la problématique de l'ennui est liée indissociablement, chez Heidegger, à celle de la nostalgie. Il existe chez Heidegger une « connivence de la nostalgie et de l'ennui »<sup>1</sup>. Ce qui suggère notamment, remarque Paumen, qu'on a affaire ici à un schéma de pensée de type romantique. La deuxième constatation est que la conception heideggerienne de l'ennui n'est pas homogène, mais qu'elle a subi certains changements très significatifs postérieurement à *Être et temps*.

On peut décrire ces changements de la manière suivante. D'abord il y a bien, dans *Être et temps*, une thématique de la nostalgie, ou plutôt certains thèmes qui annoncent très explicitement la problématique ultérieure de la nostalgie. Dans l'angoisse, explique Heidegger, le Dasein existe sur le mode du dépaysement, du « ne-pas-être-chez-soi » (*Nicht-zuhause-sein*), de l'*Unheimlichkeit*. C'est-à-dire que l'angoisse – ou plus généralement l'authenticité – déracine et dépayse le Dasein, l'affranchit de la familiarité et de l'enracinement public caractéristiques de la quotidienneté. Or les textes postérieurs au tournant proposent, sur cette question, un schéma explicatif sensiblement différent. Jean Paumen se livre ici à une lecture détaillée de deux textes de 1933 et de 1961<sup>2</sup>. Dans ces textes, nous assistons à une sorte d'*inversion* du schéma fixé dans *Être et temps*. Désormais, le déracinement, le *Heimweh* ne sont plus le fait du Dasein authentique, arraché à la quotidienneté dans l'angoisse, mais celui de l'homme immergé dans la « technique moderne » et dans la « pensée calculatrice ».

Comme le remarque Paumen : « L'indexation axiologiquement positive de la première des deux acceptions de l'idée d'*Unheimlichkeit* est indéniable : le dépaysement, dans *Sein und Zeit*, est craint par les hommes d'une grégaire et pusillanime quotidienneté banale ; indissociable de l'angoisse et du silence, qui n'auront pas manqué de le garantir, il s'intègre étroitement à l'impavide résolution solitaire de l'authenticité, à l'originaire climat de la mort devancée et de la culpabilité assumée. L'indexation axiologiquement négative de la deuxième des deux acceptions de l'idée d'*Unheimlichkeit* est également indéniable : le dépaysement, dans "700 Jahre Meßkirch" est redouté par l'homme, dont les arraisonnements de la technique moderne menacent jusqu'à l'être de l'étant qu'il est<sup>3</sup>. » Entre *Être et temps* et ces textes, on

<sup>1</sup> « Ennui et nostalgie chez Heidegger », dans *Revue internationale de philosophie*, 1/1989, p. 109.

<sup>2</sup> « Schöpferische Landschaft : Warum bleiben wir in der Provinz ? » (1933), dans *Aus der Erfahrung des Denkens*, Ga 13, trad. N. Parfait et F. Dastur, « Pourquoi restons-nous en province ? », dans *Magazine littéraire*, 235 (1986), pp. 24-25, et dans M. Heidegger, *Écrits politiques 1933-1966*, Paris, 1995, pp. 147-153 ; « 700 Jahre Meßkirch », dans *Reden und andere Zeugnisse eines Lebensweges 1910-1976*, Ga 16, pp. 574-582.

<sup>3</sup> « Ennui et nostalgie chez Heidegger », art. cit., p. 112.

est passé, écrit Paumen, « d'un certain culte du moi à un culte certain de la terre et des morts »<sup>4</sup>. Entendons : du solipsisme existentiel à une pensée de l'être valorisant au contraire le retour à la « terre natale ». Or, ce qui est très remarquable, c'est que la nostalgie, désormais, a partie liée avec l'ennui. Autant l'homme moderne est dépaysé et déraciné, autant cette nostalgie est révélée dans l'ennui : « Sous le couvert journalier d'une chasse effrénée au passe-temps, l'ennui profond dissimulerait la nostalgie<sup>5</sup>. »

On sait quels remèdes prescrit Heidegger. Le remède est la pensée méditative par opposition à la pensée calculatrice. Il est l'« acquiescement aux choses » (*Gelassenheit zu den Dingen*) et l'« ouverture au secret » (*Offenheit für das Geheimnis*). Mais là n'est peut-être pas l'essentiel. L'essentiel, c'est que, comme l'observait très justement Jean Paumen, « Heidegger s'inscrit en faux contre toute conception déficitaire de l'ennui »<sup>6</sup>. Ce qui l'oppose à Bergson, par exemple. D'après Heidegger, l'ennui « a quelque chose à nous dire », il est « révélateur d'une chance ». À savoir « la chance d'une conversion à l'affrontement de la détresse fondamentale ». Voilà, me semble-t-il, l'un des aspects sans doute les plus significatifs de l'interprétation de Heidegger par Jean Paumen. C'est là, en quelque sorte, ce qui *intéresse* Paumen dans Heidegger.

Ce point peut être compris de plusieurs façons. On peut d'abord y voir quelque chose comme un diagnostic posé sur la culture actuelle ou « moderne », quelque chose de comparable aux philosophies de la culture de Spengler ou de Klages. Mais Jean Paumen écarte d'emblée cette interprétation. Ce qu'il tire d'abord de ces caractérisations de Heidegger, ce n'est pas un diagnostic, mais certaines indications sur une nouvelle pratique de la philosophie. Heidegger nous inviterait à penser sur un mode nouveau. Et cette nouvelle pensée, c'est d'*assumer le questionnement* sans succomber à la tentation d'y mettre un terme au moyen de doctrines ou de thèses. Il s'agit de questionner sans répondre. Car toute réponse, affirme Paumen, serait un « *dogme* ». C'est en ces termes que Paumen tire la leçon de Heidegger : « Aucune réponse n'est admissible, que dégraderait promptement un dogme ; aucune réponse n'est recevable, que ne résorberait pas d'emblée un questionnement d'autant plus intrépide que l'aura plus radicalement légitimé une disposition fondamentale. (...) Toute réponse emprunterait, en l'occurrence, l'allure d'un dogme<sup>7</sup>. » Il s'agit de « s'aguerrir à la discipline aventureuse d'un questionnement que ne viendrait pas fallacieusement saturer le dogme d'une réponse »<sup>8</sup>. Et encore dans son dernier ouvrage, *Trois Rédemptions du Moi* : « Heidegger aura pris garde de faire en sorte que la mélodie, chez lui, n'ait jamais de fin, que le but ne soit jamais directement divulgué, que le questionnement demeure à jamais un questionnement dont toute réponse autre que négative menacerait de gêner ou de freiner le cours<sup>9</sup>. »

Cette manière de voir a plusieurs conséquences importantes. D'abord, elle a pour effet d'ôter à Heidegger le statut de théoricien. Heidegger ne pose pas ses questions « à la manière de questions théoriques »<sup>10</sup>. Cette idée préoccupe Jean Paumen depuis longtemps. Elle était déjà le thème d'un article de 1965, « Heidegger et le sens du chemin », où il analysait de près l'opposition – fixée par Heidegger dans les années trente et quarante – de la « question fondamentale » (*Grundfrage*) et de la « question directrice » (*Leitfrage*). On peut résumer la conception de Heidegger de la manière suivante. La métaphysique pose la question : qu'est-ce que l'étant en tant qu'étant en totalité ? Cette question est ce que Heidegger appelle la

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 112.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 115.

<sup>6</sup> Voir *ibid.*, pp. 118-119 et 124-125.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 119.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 103.

<sup>9</sup> *Trois Rédemptions du Moi. Pascal, Nietzsche, Proust*, Bruxelles, 1997, pp. 214-215.

<sup>10</sup> « Ennui et nostalgie chez Heidegger », art. cit., p. 107, n.

« question directrice » de la métaphysique. En outre, la métaphysique apporte une réponse à cette question, c'est-à-dire qu'elle la « traite » (*behandelt*) : l'étant est l'*ousia*, la substance créée, l'objet de représentation, la volonté de puissance, etc. Mais l'exigence heideggerienne de dépassement de la métaphysique signifie justement qu'on doit désormais franchir un pas de plus. Au-delà de la métaphysique, la question directrice de la métaphysique doit encore être « développée » (*entfaltet*). C'est seulement par ce biais qu'on parviendra à la question de l'être – qui est la « question fondamentale » de la métaphysique. Or, Heidegger donne une signification précise au mot *Entfaltung*. Le développement de la question de l'être, dit Heidegger dans le *Nietzsche*, est « une interrogation plus originelle, qui renonce à trouver la réponse elle-même »<sup>11</sup>. En d'autres termes : « Pour la question fondamentale, l'être n'est plus réponse et domaine de réponse, mais au contraire ce qui est le plus digne de question (*das Frag-würdigste*)<sup>12</sup>. » Paumen a très bien mis ce point en lumière. Par cette conception, remarquait-il, Heidegger nous invite à voir dans le travail de la pensée d'abord un *cheminement*. Et cheminer, cela veut dire : être « en chemin sur le chemin des questions et des problèmes plutôt que celui des réponses et des solutions »<sup>13</sup>.

Il faut pourtant le remarquer, Jean Paumen est loin d'approuver Heidegger sans réserves. On doit d'abord mentionner ses fortes réticences envers l'interprétation heideggerienne de Nietzsche. Il a pris la défense de Nietzsche contre Heidegger dès son article de 1965 que je citais plus haut, et sur ce point sa position est demeurée identique jusque dans *Trois Rédemptions*<sup>14</sup>. Ensuite, il faut encore souligner l'étroite proximité que Paumen manifeste, pour ainsi dire par-delà Heidegger, à l'égard de Pascal. « Le pouvoir révélateur dont Pascal investit l'ennui, écrivait-il en 1989, est plus radical que ne l'est celui dont le crédite Heidegger ; comme est plus radicale la conception qu'il défend du divertissement ; comme est plus onéreux, enfin, le remède qu'il entend apporter au mal du divertissement<sup>15</sup>. » Mais enfin et surtout, plus fondamentalement, c'est peut-être aussi à Jaspers que nous renvoie la lecture de Paumen. À Jaspers peut-être plus qu'à Heidegger lui-même, et plus qu'à Pascal et à Nietzsche. Je me borne à rappeler en quels termes Jaspers définissait la philosophie dans son grand ouvrage *Philosophie* de 1932. C'est là un trait particulièrement caractéristique de la philosophie de l'existence de Jaspers. D'après celui-ci, le philosophe en général ne se distingue pas seulement, comme c'est aussi le cas chez Heidegger, de tout connaître (*Erkennen*), à savoir de la connaissance scientifique au sens des sciences naturelles, mais il est aussi principiellement différent de la compréhension elle-même (*Verstehen*). Ce n'est pas seulement la connaissance qui doit être dépassée philosophiquement, mais encore cette compréhension que Dilthey plaçait à la base des sciences de l'esprit et qui représente, dans *Être et temps*, la source même de l'ontologie fondamentale. En ce sens, Jaspers est en quelque sorte plus radical et moins « théoricien » encore que Heidegger dans *Être et temps*. Le philosophe, déclare-t-il, est fondamentalement un *Erhellen*, un « éclaircissement », qui n'est réductible ni à la connaissance ni à la compréhension, mais qui est finalement un *non-savoir*.

Un autre point est très significatif. Comme je l'ai dit en commentant Jean Paumen, le philosophe serait, selon Heidegger, un questionnement sans réponse, un questionnement qui est devenu sa propre fin. Or, Paumen interprète ce fait en un sens précis. Que Heidegger ne soit pas un « théoricien », qu'il questionne plutôt qu'il n'affirme, cela veut dire que la philosophie de Heidegger est indissociablement une *éthique*. Ces deux aspects doivent être considérés comme étroitement interdépendants : « Heidegger n'en est pas moins un

<sup>11</sup> *Nietzsche I*, trad. P. Klossowski, Paris, 1971, p. 354.

<sup>12</sup> *Beiträge zur Philosophie. Vom Ereignis*, Ga 65, p. 76.

<sup>13</sup> « Heidegger et le sens du chemin », *Revue de l'Université de Bruxelles*, 5/1965, p. 13.

<sup>14</sup> En particulier *Trois Rédemptions du Moi*, op. cit., pp. 108-109 et 165.

<sup>15</sup> « Ennui et nostalgie chez Heidegger », art. cit., p. 127.

*Gesinnungsethiker* ; mais un *Gesinnungsethiker*, dont la *Gesinnung*, – sans contenu aussi aisément identifiable que le seraient, par exemple, les contenus du *Sermon sur la montagne*, du syndicalisme révolutionnaire ou du pacifisme intransigeant, – n’aura impérieusement légitimé qu’un questionnement qui serait devenu à lui-même sa propre fin ; toute réponse, dont il aurait pu avoir à répondre, s’est d’emblée désamorcée dans le flux du questionnement<sup>16</sup>. » La dimension éthique, écrit Jean Paumen, est la « dimension majeure » de la pensée heideggerienne. Et à cette dimension éthique, il est naturellement possible de rattacher un grand nombre d’aspects caractéristiques de la philosophie de Heidegger. Notamment sa préoccupation axiologique, dont Paumen a très justement souligné l’importance dans la démarche heideggerienne. Mais l’essentiel est que cette caractérisation soustrait définitivement la philosophie à la sphère de la *theoria*. C’est peut-être là, au bout du compte, la principale leçon à tirer de l’interprétation paumenienne de Heidegger.

Denis SERON  
Chercheur qualifié du F.N.R.S.

---

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 128. Pour la suite, voir *ibid.*, pp. 109, 130.